

Le Grand Siècle du voyage, Paris, Albin Michel, 1968, 136 p.;
Voyageurs français en Espagne du XIXe siècle, Madrid,
Castalla, 1954, 1959, 1964.

Daniel-Henri Pageaux

Volume 2, numéro 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII^e et XIX^e siècles)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500064ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500064ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pageaux, D.-H. (1969). Compte rendu de [*Le Grand Siècle du voyage*, Paris, Albin Michel, 1968, 136 p.; *Voyageurs français en Espagne du XIXe siècle*, Madrid, Castalla, 1954, 1959, 1964.] *Études littéraires*, 2(1), 113-116.
<https://doi.org/10.7202/500064ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

bibliographie d'ailleurs ne cite pas, ont mis en évidence des inspirations bibliques, qu'il s'agisse de R. Pons qui relève dans la scène 6 de l'acte IV des souvenirs du psaume 138 et du verset 21 de l'épître aux Romains (*Information littéraire*, 1961, n° 4, pp. 167-173) ou de P.-H. Salomon qui a trouvé dans la conception de l'inceste l'écho d'une tradition biblique et talmudique (*Études françaises*, I, 2 juin 1965, pp. 131-135) 1. D'autre part le lecteur a parfois l'impression qu'il était possible d'alléger certains développements soit en éliminant une partie des détails concrets sans intérêt direct pour le texte de Racine (par exemple à propos du Temple de Jérusalem, pp. 256-268, ou du culte des idoles, pp. 290-294), soit en rejetant en note une partie des citations accumulées lorsqu'elles se rapportent à une même idée, ce qui aurait accru la densité de l'analyse, soit encore en s'attardant moins à des mots comme « ciel » dont l'emploi nous semble parfois plus anodin et banal, assez proche de celui qu'en fait Molière sur le mode parodique dans *Don Juan* ou *Tartuffe*. Réserves minimales qui n'attachent pas, redisons-le, la qualité d'une étude qui se recommande à la fois par sa solidité, son originalité et la nouveauté de son apport 2.

Bernard BEUGNOT

Université de Montréal

□ □ □

¹ De même les articles de F.-J. Tanqueray (*Revue des cours et conférences 1936-1937*) sur le jansénisme de Racine, de R. Th. Calmel (« Athalie racinienne et biblique », *Itinéraire*, avril 1963) ou de O. Bouffard (« Athalie, tragédie biblique », *Culture*, décembre 1961) auraient pu, même si leur valeur est inégale et devait être discutée, faire l'objet d'une mention.

² Il est regrettable que tant d'erreurs typographiques déparent le texte : si quelques-unes se corrigent d'elles-mêmes — lettres omises, inversées ou doublées (p. 9, 1.15 ; p. 31, 1.7 ;

Le Grand Siècle du voyage, Paris, Albin Michel, 1968, 136 p. ; **Voyageurs français en Espagne du XIX^e siècle**, Madrid, Castalia, 1954, 1959, 1964.

Il convient de ne pas s'attarder sur les aspects exceptionnels de cet ouvrage : ses dimensions peu communes qui ne le rendent guère maniable, son abondante et luxueuse décoration (240 illustrations et 16 planches en couleur) ; enfin son prix (ceci expliquant cela).³ Pourquoi le signaler ? À cause de son sujet, le « Grand Tour » : phénomène culturel européen qui, des Lumières, se prolonge jusqu'au Romantisme (1720 et 1820 sont les limites assignées par les auteurs) ; tradition de voyages pédagogiques, distrayants, voire sentimentaux, à laquelle a sacrifié l'élite de toute l'Europe, mais surtout l'anglaise.

Le voyage sur le continent, vers l'Italie, est une coutume solidement ancrée en Angleterre, au XVIII^e siècle. Elle est vieille de près de deux siècles. Aux fines remarques de Sterne (premier texte cité, p. 37) répond en écho la tirade de Rosalinde de *Comme il vous plaira*, ironisant sur le voyageur. Dans la présentation synthétique qu'il fait du grand tour, Anthony Burgess explique comment ces voyages se résument symboliquement à un axe privilégié : Angleterre, France, Italie (pp. 13-32). Tout jeune seigneur éclairé rêve d'aller visiter cette terre des arts, mère des civilisations du

p. 79, 1.23 ; p. 106, 1.1 ; p. 109, 1.14 ; p. 112, 1.5 ; p. 116, 1.10 ; p. 119, 1.17 ; p. 137, 1.23 et 24 ; p. 143, 1.2 ; p. 169, 1.27 ; p. 178, 1.41 ; p. 195, 1.22 ; p. 211, 1.25 ; p. 244, 1.14 ; p. 261, 1.2 ; p. 264, 1.11 ; p. 290, 1.17 ; p. 300, 1.20 ; p. 301, 1.30 ; p. 304, 1.14 ; p. 318, 1.28 et 30 ; p. 341, 1.6 ; p. 349, 1.24 ; p. 380, 1.30 ; p. 382, 1.8) — d'autres vont jusqu'à rendre la phrase inintelligible (p. 97, 1.29-30 ; p. 143, 1.28 ; p. 149, 1.10).

³ Il existe de cet ouvrage une édition anglaise : *The Age of the Grand Tour*, London, Paul Elek Prod. Ltd., All Saints Street, 1967.

continent, patrie de la lumière, de la couleur et de la passion : attirance curieuse vers une culture latine au moment même où l'Europe découvre et apprécie les littératures nordiques.

Toute la seconde partie est consacrée naturellement à la « glorieuse Italie », au pèlerinage artistique et à ses haltes obligatoires (pp. 95-133) : Florence, ville-musée, Rome et son entassement prodigieux d'édifices, résumé de l'histoire des hommes, Naples avec son Vésuve et Pompéi, Venise, la ville-fête, la ville-rêve. Pour parvenir jusqu'à ces paradis, la route est longue et la traversée de la France est parfois plus fastidieuse que la traversée de la Manche (pp. 55-82). Il y a, bien sûr, Paris, pôle d'attraction et de répulsion à la fois ; mais, l'éblouissement passé, il faut composer avec le peuple français, ses mœurs, sa langue et plus encore ses auberges et sa cuisine. Autant de détails capitaux pour l'étranger nsulaire.

Autour de cet axe, les générations de la fin du siècle apporteront des variantes enrichissantes : les Flandres voire la Hollande, l'Allemagne (Rhin et Bavière), la Suisse, sans omettre Ferney pour certains, jusqu'en 1778 (pp. 83-94). On peut même évoquer des perspectives plus larges et plus originales : le Portugal (qu'on songe à Beckford et . . . *Childe Harold*), l'Espagne, après 1808 et la découverte de la « couleur locale » jusqu'à satiété ; la Grèce aussi (sans quitter Byron). Mais à cette date, le continent européen est trop réduit pour les hommes de lettres ou les penseurs politiques ; l'appel du Nouveau monde se fait entendre.

Mis à part l'essai d'Anthony Burgess et un aperçu sur l'art européen du XVIII^e siècle par Francis Haskell, l'ouvrage se compose exclusivement d'un choix de textes dont les auteurs sont plus ou moins

connus. Il y a fort peu de Français : Stendhal et le Président de Brosses. Par contre on note une impressionnante quantité d'Anglais (cela est naturel), et surtout d'Anglaises : Fanny Burney, Mariana Starke, Lady Morgan, Lady Mary Wortley Montagu, Mrs. Piozzi et Mrs. Anna Jameson avec son *Diary of an ennuyée*. Signalons pour compléter ce tableau cosmopolite un texte des *Mémoires* d'Alfieri et des morceaux d'anthologie de James Fenimore Cooper et de Mme de Staël. Dans ce concert de nations policées, l'Espagne est absente. Il ne faut pas trop s'en étonner. Pourtant, on sait que les générations de la fin du siècle ont voulu sortir de la péninsule et voir leurs voisins. Dans une étude sur le Grand Tour, nous ne pouvons pas passer sous silence le voyage du « Molière espagnol », Moratin ; parti de Madrid, il traverse la France, séjourne à Londres, passe en Flandres, en Allemagne, découvre la Suisse et achève son voyage en Italie. Il méritait bien d'être signalé, d'autant plus qu'une remarquable édition critique de son *Journal* est maintenant à notre disposition ².

L'intérêt porté à la littérature des voyages et à ces « intermédiaires » culturels que sont les voyageurs, n'est plus à souligner. Ce « Grand Tour » et son siècle n'ont reçu jusqu'à présent que des études partielles. Les lettres, les arts, la notion de civilisation, l'idée d'Europe s'y trouvent impliqués. Il y aurait lieu d'envisager ces questions dans leur ensemble. Quand ce moment sera venu, on n'omettra pas de se référer à cet album — c'est finalement le mot juste — qui donne, sur ces problèmes, une riche documentation.

□ □ □

² Cf. Leandro Fernández de Moratin, *Diario (1780-1808)*, éd. par René et Mireille Andioc, Madrid, Editorial Castalia, 1968, 387p.

La très sérieuse maison d'édition espagnole Castalia offre, dans sa collection *Viajes por España*, trois journaux de voyage en Espagne au siècle dernier¹. Chaque volume comprend le témoignage du voyageur (traduit en espagnol) et une étude, en général approfondie, de sa personnalité. Ainsi sont présentés le voyage en Andalousie d'Antoine de Latour (1848), celui de Louis Teste, effectué en 1872 et celui d'Henri Regnault, de 1868 à 1870².

Hommes de lettres, traducteur talentueux du théâtre de Ramón de la Cruz, Antoine de Latour mérite d'être mieux connu de ceux qui s'intéressent aux échanges littéraires internationaux. Signalons d'ailleurs qu'il existe sur cet écrivain une intéressante étude — malheureusement inédite³. La longue expédition du journaliste Louis Teste, envoyé spécial du *Journal de Paris*, nous vaut une série de renseignements très précieux sur une Espagne troublée, avant l'avènement d'Alphonse XII. Si les notations pittoresques — toujours attendues — sont multiples, si les instantanés de la rue — madrilène ou sévillane — foisonnent, l'accent est mis plus volontiers sur les forces politiques du moment et sur les quelques figures politiques dominantes : aussi peut-on trouver un rapport sur le mouvement carliste et un portrait d'Emilio Castelar.

¹ Antonio de Latour *Viaje por Andalucía* (1848) (trad. por Ana Maria Custodio ; prólogo de Felipe Maldonado), Castalia, 1954 ; Luis Teste, *Viaje por España* (1872), (trad. por Sara de Struuck, prôl. de Felipe Maldonado), 1959 ; Henri Regnault, *Viaje a España* (ed. por María Brey Marino) 2^e édition augmentée, Castalia, 1964.

² Dans la même collection : Général Marbot, *Memorias. Campañas de Napoleón ; Viaje a España del rey de Portugal Don Sebastián (1576-1577)* par Antonio Rodríguez-Moniño et *Viaje a España de Francesco Guicciardini (1511-1512)*.

³ Aracil-Merlatau (Claude), *Antoine de Latour, hispaniste* (thèse Lille 1963, dactylog.), 440 ff.

En complément original pour éclairer cette crise qui commence avec l'abdication d'Isabelle II, nous possédons maintenant les lettres de voyage du peintre Henri Regnault. Il fut le témoin de la révolution de 1868 et des heures de triomphe — assez équivoques — du général Prim. Il a précisément peint ce dernier dans un célèbre portrait équestre (actuellement au Louvre). La politique espagnole, si hésitante, si angoissante, est encore présente ici ; mais, avant tout, il faut retenir l'enthousiasme de ce jeune artiste pour la terre d'Espagne (en particulier l'Andalousie mauresque qui fascine l'admirateur de Delacroix) et pour le peuple, dans sa vie quotidienne, qui est compris, aimé saisi en admirables croquis, par l'homme généreux et ardent que fut Regnault.

Ces trois documents viennent par bonheur enrichir et diversifier la galerie quelque peu exiguë des voyageurs français en Espagne. Après Chateaubriand, Théophile Gautier, que peut-on citer ? ils sont connus par leur prestige littéraire, tout comme les hispanophiles Hugo et Mérimée ; ils sont connus parce qu'on possède sur eux et sur leurs voyages en Espagne nombre de documents⁴. Il faudrait souhaiter de nouvelles éditions des voyages d'Edgar Quinet (datant de 1843) et d'Alexandre Dumas (1846).

Grâce à de semblables études ou éditions, sans doute fort partielles, mais d'un intérêt certain, serait également éclairé un phénomène littéraire et culturel non négligeable pour le XIX^e siècle : l'hispanophilie française. Au demeurant, on ne possède guère

⁴ Cf. Christophorov (Pierre), « le Voyage de Chateaubriand en Espagne », *Mélanges J.-M. Carré*, Paris, Didier, 1964. Quant au voyage de Gautier en Espagne, on possède une édition chez Julliard (coll. *Littérature*) 1964, avec une bonne préface de Jean-François Revel.

actuellement sur ces questions que la remarquable étude de M. L.-F. Hoffmann⁵. C'est dire que les trois ouvrages édités par Castalia ont un double mérite : ils apportent sur un domaine encore incomplètement exploré d'utiles compléments ; d'autre part, il faut se féliciter que cette initiative, ce désir de jeter un pont entre Espagne et France, viennent — dirons-nous en Français que nous sommes — de *Tra los montes*.

Daniel-Henri PAGEAUX
Université de Rennes

□ □ □

BAUDELAIRE, Œuvres complètes, préface, présentation et notes de Marcel-A. Ruff, Paris, Éditions du Seuil, 1968, 760 p.

Les baudelairiens ont la bonne fortune d'avoir à leur disposition, non seulement une magnifique édition critique, établie par Jacques Crépet, mais aussi de nombreuses éditions plus récentes, dont chacune a des mérites particuliers et, peut-être, certaines imperfections. À plusieurs égards, cette édition ressemble à celle de la *Pléiade*, surtout en ce qui concerne l'arrangement des matières : préface, chronologie, suivies des poèmes en vers et en prose, les œuvres critiques et autres en prose et, finalement, les traductions non-Poesques. Il faut cependant noter une différence dans la disposition des écrits en prose, qui sont présentés, comme dans l'Édition du Club du meilleur livre

(épuisée, malheureusement), selon l'ordre chronologique.

La préface de M. Ruff est bien faite et constitue une bonne introduction à l'œuvre de Baudelaire pour le lecteur non-spécialiste, tout en offrant des aperçus qui ne manquent pas d'intérêt pour les initiés. Au risque d'insister trop sur des détails peu importants, je me permets de mettre en question deux affirmations, qui se trouvent à la page 20. *Primo*, selon M. Ruff, la Société des gens de lettres ne s'était pas fait représenter aux obsèques du poète. Or, dans un « Écho de Paris » d'Aurélien Scholl, publié dans le *Figaro* du 3 octobre 1876, on lit cette phrase curieuse : « On m'assure qu'à l'enterrement de Charles Baudelaire, un personnage envoyé pour représenter une Société s'est fait payer à la caisse dix francs de voiture — avec lesquels il est tranquillement rentré chez lui, à pied — et sans se préoccuper autrement du défunt ». Cette indécatesse avait été remarquée par un autre journaliste, G. C. (Georges Cavalier), qui y fait allusion dans *la Rue* du 16 octobre 1867 : « Doit : À la Société des Gens de Lettres, M. G. B. 20., francs dont la Société l'avait assisté pour qu'il assistât à deux enterrements ». *Secundo*, M. Ruff affirme que l'œuvre de Baudelaire n'avait suscité de son vivant aucune étude sérieuse, à l'exception de celles de Swinburne et de Verlaine. Baudelaire lui-même ne semble pas avoir partagé cette opinion, car il a fait imprimer dans les *Articles justificatifs* les comptes rendus des *Fleurs du Mal* par Asselineau, Dulamon, Thierry et Barbey d'Aurevilly.

La petite chronologie semble avoir remplacé l'esquisse biographique d'autrefois, ce qui permet à M. Ruff de résumer très convenablement en six pages les principaux événements de la vie de son auteur. Mais il faut admettre que ce nouveau genre de

⁵ Hoffmann (Léon-François), *Romantique Espagne. L'Image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850*, Princeton Univ., P.U.F., France, 1961. Cf. également *Actes du IV^e Congrès de la Société française de Littérature comparée* (Toulouse, 1960), *Espagne et Littérature française*, Didier, 1961 (préface de M.-M. Bataillon) et notre compte-rendu *Revue de Littérature comparée*, oct.-déc. 1964, pp. 630-635.